

d'un petit galon d'or et portant une cerviette en cuir sous le bras.

— Si je ne m'abuse, se dit Désiré, ce " môle-là " travaille chez le notaire. C'est le saute-ruisseau de l'étude. Il a l'air assez " gnole ". Voyons, si je ne me trompe pas !

Et, ce disant, il marcha au-devant du gamin. Quand il fut sur le point de le croiser, il s'arrêta, portant la main à son chapeau.

— Pardon, monsieur, fit-il, vous appartenez à l'étude du notaire, monsieur Ferté ?

— Oui, répondit le gamin, qui était en effet le petit clerc. Pourquoi ?

Ce petit clerc était long et mince et n'avait pas cet air décidé et légèrement gouailleur qu'ont habituellement les " saute-ruisseaux " des études de Paris.

— J'aurais à vous demander un renseignement, continua Désiré.

— A votre service.

— M. Ferté a une fille qui va se marier, n'est-il pas vrai ?

— Ce n'est pas sa fille, c'est sa pupille qui va se marier. Elle est rudement jolie !

— Pouvez-vous me dire quand se fera la cérémonie ?

— Bientôt.

— Je voudrais savoir le jour. Mon patron est loueur de voitures. Si je lui apporte la nouvelle pour qu'il fasse ses offres de service le premier... moi, j'aurai pour ma peine " une roue de derrière (Cinq francs). Ce sera une noce chic. Il faudra des " Sapins... " vous comprenez ?

— Ah ! je le crois ! Le " principal " assure qu'elle épouse un comte. Ce sera dans un mots.

— Merci, je vais le dire au patron.

Le petit clerc avait repris sa course, croyant la conversation terminée ; mais Désiré ne le quittait pas et marchait à côté de lui.

— Alors, elle est jolie, la demoiselle ? Je l'ai vue, avant-hier, quand elle rentrait.

— Elle sort donc toute seule ?

— Jamais ; elle ne sort qu'avec son patron, ou avec sa femme.

An moment où ils arrivaient près de la porte, une jeune fille en tablier blanc et en bonnet de lingé en sortait en courant, et heurta le petit clerc.

— C'est vous, monsieur Paul ! s'écria la bonne. Je vous ai fait mal ?

— Non. Au contraire ! grommela l'enfant en se frottant l'épaule

— Si vous voulez faire une course pour moi, puisque vous voilà je vous donnerai un bon verre de vin, quand vous reviendrez.

— Où faut-il aller, mademoiselle Zélie ? fit le gamin avec un empressement qui semblait prouver que l'eau claire devait être son breuvage ordinaire, et qu'il ne serait pas fâché d'y apporter pour une fois, une légère modification.

— Chez David, le loueur de voitures, rue de la Tour-d'Auvergne. Vous lui direz d'être ici, à dix heures, juste, avec une voiture. Mademoiselle Jeanne va prendre le chemin de fer à la gare de Vincennes pour se rendre à son pensionnat, à Saint-Maur-des-Fossés. Vous direz qu'il y a des bagages.

Le gamin partit rapidement et la bonne remonta dans la maison. Désiré, qui s'était reculé de quelques pas n'avait pas perdu

un mot de la conversation. Mais il se garda bien d'en rien montrer et s'éloigna d'un air indifférent, en suivant le côté opposé au petit clerc.

An bout de quelques pas, il s'arrêta : ses yeux brillaient de joie.

La demoiselle va à Saint-Maur-des-Fossés, murmurait-il. Elle a des bagages. Donc elle ramera là-bas quelques jours. Quelle veine ! Je pourrai la surveiller mieux qu'à Paris. Tout marche à souhait ! J'ai idée que les millions seront bientôt à nous ; allons rigoler. La voiture est commandée pour dix heures, Attendons la voiture.

A dix heures moins un quart, il rôdait encore dans la rue Navarin. Quand le coupé de remise arriva, il s'en approcha comme par hasard, et regarda le numéro, pendant que le cocher était descendu de son siège pour appeler le concierge. La voiture portait le no. 1, 570.

— Maintenant, se dit-il, inutile d'attendre. Je retrouverai le fiacre au chemin de fer. En route, pas de temps à perdre !

Alors, prenant sa course, il remonta jusqu'à la place Bréda où se trouve une station de fiacres. Désiré, qui aimait à s'instruire à sa façon, avait un peu appris à connaître les cheveaux chez un marchand qui restait rue Rébeval, tout près de la boutique de la mère Martin. Là, il allait souvent flaner avec les palefreniers qui s'amusaient de ses saillies et ne refusaient jamais de répondre à ses questions. C'était ainsi qu'il avait appris, peu à peu, à bouchonner un cheval, à aider pour le ferrage, etc. Il savait aussi se tenir assez gaillardement à calefourchon sur les plus gros normands.

D'un coup d'œil, il vit quel était le meilleur cheval de la station, et s'approchant du cocher.

— Monsieur, lui dit-il, d'un ton pleurard, pouvez-vous me conduire à la gare de Vincennes, pour prendre le train de dix heures et demie ? Je suis en retard, et il faudrait que votre bête marchât bon train.

— Nous y serons en moins d'une demi-heure, répondit le cocher. Montez vite.

Désiré s'élança dans la voiture, referma la portière, et le cocher, donnant un vigoureux coup de fouet à son cheval, partit au grand trot. Vingt-cinq minutes après, Désiré descendit sur la place de la Bastille. Il était certainement en avance sur la voiture no. 1,570.

Sans perdre une seconde, il se dirigea vers la porte de la gare, du côté du départ, afin de bien voir mademoiselle Jeanne d'Esparre lorsqu'elle arriverait. Il n'attendit pas longtemps. La voiture portant le no. 1,570 vint se ranger sur le bord du trottoir, presque au moment où il y arrivait lui-même.

Un vieux monsieur descendit aussitôt du fiacre donnant la main à une jeune dame.

— Voilà le notaire, bien sûr ! pensa-t-il. Est-ce qu'il va rester à Saint-Maur ? Zut ! alors ! ça serait gênant, faudra voir.

Me Ferté s'approchait du guichet où l'on distribuait les billets.

Désiré marchait derrière lui.

— Une " première, aller et retour " pour Saint-Maur-des-Fossés, demanda le notaire, et une " première " simple.

X

— Une " première, aller et retour " pensa Désiré, le vieux va revenir à Paris, la petite restera seule à Saint-Maur. Allons-y.